

Selon Gérard A. Jaeger, les preneurs d'otages trouvent toujours davantage de répondant face à eux, les États se dotant d'unités spécialement entraînées, comme le GIGN (Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale) en France. DR



**SOCIÉTÉ**  
L'historien Gérard A. Jaeger consacre un ouvrage à la prise d'otages, un commerce vieux comme le monde.

# «Les règles du jeu sont devenues folles»

## REPÈRES



Historien, essayiste et romancier, le Fribourgeois Gérard A. Jaeger, 57 ans, vit entre la Suisse et la France. Auteur de nombreux portraits d'aventuriers des mers et de pirates (Vespucci, Forbin, America's Cup), d'ouvrages de géopolitique (Hong-Kong) et de biographies (Landru, les Rosenberg, Rodin, Courbet). Prépare une biographie du fondateur de la Croix-Rouge, Henry Dunant.



«Prises d'otages - De l'enlèvement des Sabines» à Ingrid Betancourt, Editions l'Archipel, Paris, 2009, 288 p. (39 fr 70).

## ENTRETIEN MANUELA GIROUD

De la prise d'otages, Gérard A. Jaeger dit qu'elle est «le plus vieux commerce du monde». Si elle a longtemps eu pour fonction de faire respecter un engagement, elle sert désormais de support aux revendications les plus variées. L'historien fribourgeois ausculte le phénomène et son évolution dans le très documenté «Prises d'otages - De l'enlèvement des Sabines à Ingrid Betancourt».

### A quel moment a-t-on basculé vers la conception actuelle de la prise d'otages?

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'otage était une monnaie d'échange; depuis le début du XXe, la prise d'otages devient une finalité autant qu'une monnaie d'échange, on tombe quasiment dans un acte de gratuité. On inverse la notion, on se dit: puisque j'ai un otage, je vais pouvoir revendiquer quelque chose.

### Selon vous, les attentats du 11 septembre 2001 marquent une rupture dans ce domaine. En quoi?

A partir de là, on n'a plus besoin d'une «bonne» raison pour prendre un otage et même l'otage ne sert plus à rien puisqu'on le tue avant même de revendiquer quoi que ce soit. Les gens prisonniers d'un avion qui va s'écraser sur New York, que je considère comme des otages, ne sont plus une monnaie d'échange mais un avertissement, un exemple; il n'y a plus de discussion possible. Or, ce qui était fondamental dans une prise d'otages jusque là, c'est la négociation... Les pre-

neurs d'otages se sentent eux-mêmes pris en otages et n'ont plus de solution pour s'en sortir que de prendre d'autres otages pour se libérer de cette emprise mondialiste; on est dans un cercle vicieux.

### Le jeu est faussé..

A une époque, la règle était: untel vaut tant parce que sa famille possède telle fortune, donc vous payez et on fait l'échange; c'est finalement un commerce. Désormais, on n'a plus de règles du jeu, ou alors elles sont devenues folles. C'est comme dans le grand banditisme: avec les nou-

## «Le preneur d'otages sort rarement gagnant de son opération»

GÉRARD A. JAEGER  
HISTORIEN

velles mafias, il n'y a plus de code d'honneur. Chacun émet à un moment donné ses propres règles si bien que celui qui est en face ne sait plus à quel saint se vouer. S'il dit oui ou s'il dit non, cinq minutes après les règles vont changer, donc il y a une instabilité sur la vie de l'otage et sur le cours des négociations.

### Ecrire que la prise d'otages est «d'arme du pauvre», c'est une manière de la justifier, non?

Non, de l'expliquer. Ceux qui se sentent préterités, marginalisés,

pas écoutés, font monter la pression. Moins on est écouté, plus on va provoquer l'adversaire: on prend d'abord un otage, puis deux, puis un car de touristes entier, une école, un théâtre. Il n'y a plus de limites, ces gens-là disent: plus on a besoin d'être entendus, plus il faut crier fort... Nous sommes dans une civilisation du bruit et plus personne n'entend plus personne, donc il faut crier plus fort et l'arme du pauvre sera la plus violente possible pour être sous le projecteur de médias qui passent très rapidement d'un événement à un autre. D'où une surenchère, voire une systématique, extrêmement dangereuse. La prise d'otages est devenue une valeur d'échange sur le marché international du bruit.

### La conclusion de votre livre est relativement optimiste.

Oui, parce que si le preneur d'otages fait les comptes à la fin de son opération, il est extrêmement rare qu'il soit gagnant. Il y a statistiquement beaucoup plus de résolutions positives des enlèvements que d'échecs. Les négociateurs et les États sont mieux armés, on n'est plus pris au dépourvu comme l'a été l'Allemagne en 1972 (n.d.l.r.: prise d'otages aux Jeux olympiques de Munich).

On a créé des forces d'intervention spécialisées, les touristes et les coopérants qui vont à l'étranger sont mieux informés... Mais si l'on continue à interdire des gens de parole, à ne pas entendre certaines revendications minoritaires, alors les preneurs d'otages ont de beaux jours devant eux.

## INGRID BETANCOURT

### Ombres et lumières



Entre autres questions, le cas Ingrid Betancourt soulève celle de la médiatisation des prises d'otages. Entre le trop et le trop peu, la frontière est

somme toute ténue. «Ne pas en parler du tout est évidemment la pire des choses, analyse Gérard A. Jaeger, sauf si en parallèle il y a une négociation efficace.» Dans l'affaire Betancourt, estime-t-il, «on est allé trop loin. Finalement, ce n'est plus la cause de l'otage que l'on défend, mais sa propre raison d'être. On trouve une justification à sa propre existence, on a la vive impression de participer à un événement.»

Une mobilisation de cette ampleur peut finir par desservir la cause de l'otage. En la matière, devant les médias et l'opinion publique, tous les captifs ne sont pas égaux. Pour des raisons parfois peu avouables. «S'il y a eu autant de battage autour d'elle, c'est parce qu'elle était une camarade de promotion de Sciences Po de Dominique de Villepin, alors premier ministre», affirme l'historien, sûr de ses sources. «Sans cela, elle n'aurait certainement pas eu cet écho.» Selon que vous serez puissant ou misérable... MG